

mentionnés dans le numéro précédent de l'*Oriens Christianus*. En dehors de la Revue, il faut signaler d'abord la publication du Commentaire sur Saint Marc du R. P. Lagrange, qui se recommande par l'élégance et la fidélité de la traduction, la connaissance de la *κοινή* et des questions topographiques, autant que par l'ampleur de la pensée théologique. Les Fouilles de l'Ophel par le P. Vincent viennent de paraître à Londres chez Horace Cox sous le titre de *Jérusalem sous terre*. Les PP. Jaussen et Savignac sont sur le point de publier le second tome de leur *Mission archéologique en Arabie* qui renfermera une grande quantité de textes épigraphiques. Poursuivant ses études sur les religions orientales inaugurées par ses Textes religieux babyloniens et ses Conférences sur la Religion assyro-babylonienne, le P. Dhorme a contribué à la collection d'histoire des religions publiée chez Letouzey, en donnant la Religion des Sémites. De même ses Pays bibliques et l'Assyrie feront la matière d'une brochure prête à voir le jour. Les sujets des Conférences de Saint-Etienne, de 1910—1911, parues récemment chez Gabalda, Paris, sont les suivants: P. Lagrange, A la recherche des sites bibliques; P. Dhorme, Les Aryens avant Cyrus; P. Abel, La prise de Jérusalem par les Arabes (638); P. Génier, Bonaparte en Syrie; P. Créchet, Eugène-Melchior de Vogüé et l'Orient; P. Germer-Durand, La sculpture franque en Palestine; D. Z. Bieber, Au bord du Lac de Tibériade.

P. F.-M. ABEL O. Pr.

Nouvelles de l'Éléona. — Pendant que s'imprimait pour l'*Oriens christianus* (1911, p. 119—134) le simple récit des fouilles qui ont rendu à l'histoire et à la piété chrétienne, la basilique hélénienne de l'Éléona, et mieux encore, la grotte où N.-S. instruisait ses disciples au Mont des Oliviers, le R. P. Hugues Vincent publiait dans la *Revue biblique* (1911, p. 219—265) un article magistral, intitulé *L'Église de l'Éléona*, avec illustrations et dix planches hors texte, dans lequel les moindres détails d'architecture sont relevés, reproduits, discutés et utilisés pour la restitution de l'édifice, avec une merveilleuse sagacité et un rare bonheur. Nous ne saurions trop remercier le R. P. H. Vincent et plusieurs autres savants Dominicains, du concours gracieux de leur érudition, de leur plume et de leur revue, qui ont assuré à la découverte de l'Éléona, une notoriété éclatante dans le cercle des Palestinologues.

Annoncée tout d'abord par le R. P. Vincent (*Revue biblique*, 1910, p. 573), connue probablement par une autre voie et signalée sans retard en Allemagne (*Kölnische Volkszeitung*, n° 868, 16 oct. 1910) par le Dr. A. Baumstark qui en affirmait aussitôt l'importance de premier

ordre au point de vue des Lieux-Saints et de la liturgie chrétienne primitive, cette découverte a été contrôlée sur place et publiée spontanément par le R. P. Léopold Dressaire, des Augustins de l'Assomption, (*Jérusalem*, 24 déc. 1910, p. 299; 24 juin 1911, p. 452—454); par l'éminent orientaliste M. de Vogüé (*Correspondant*, 26 juin 1911, p. 1054—1055); par le président du Comité exécutif des fouilles anglaises en Palestine, le Colonel Sir Charles Watson, (*Paletine Exploration Fund, Quarterly Statement*, 1911, p. 126—128). Voilà, à notre connaissance du moins, les premiers écrivains que nous devons remercier de leurs précieux encouragements; voilà aussi les revues où le lecteur de *Oriens christianus* trouvera des renseignements indépendants, plus ou moins étendus, qui lui permettront de contrôler le récit de nos premières fouilles au Mont des Oliviers.

De nouvelles trouvailles archéologiques d'une importance secondaire, mais pourtant assez intéressantes par les conséquences qui en découlent, ont été faites à l'Éléona pendant la dernière quinzaine d'octobre 1911. Avant les pluies d'automne, il était bon d'établir un hangar protecteur au dessus des restes de cette salle remarquable par ses mosaïques, ses fresques et son petit bassin central que les connaisseurs tiennent pour un baptistère très ancien.

Or, du mur oriental de cette salle qui attire l'attention, nous ne connaissions que la face intérieure de la partie la plus basse, encore couverte de stuc ancien: tout le reste ayant été démoli et remplacé par des décombres hauts de deux mètres et demi environ. Il fallait connaître la largeur de ce mur afin d'étendre d'une longueur suffisante le hangar projeté. Outre l'épaisseur cherchée 0,92 m, en moyenne, un petit déblaiement fournit aussitôt plusieurs renseignements utiles:

- A) pauvreté des matériaux de ce mur, mortier de terre et simples moellons;
- B) existence, à l'Est de ce mur, d'une seconde chambre antique dont le sol surélevé de 0,40 m. du dessus du niveau du Baptistère se trouve encore orné d'une mosaïque intacte, à fond blanc.
- C) existence sur ce beau dallage d'un remblai ancien, haut d'un mètre;
- D) enfin superposition à cette hauteur d'une dernière mosaïque, noircie par le feu et désagrégée en maint endroit.

Ces données diverses suggèrent plusieurs remarques: a) La mauvaise maçonnerie du mur mitoyen ainsi dégagé, constitue le pendant exact du hourdis constaté naguère au côté Ouest du baptistère; et elle contraste si évidemment avec la force et la richesse des blocages et des pierres appareillées de la basilique qu'elle ne saurait être attribuée à la construction impériale de 327.

b) La chambre trouvée à l'Est du baptistère s'ajoute aux annexes déjà rencontrées le long de la muraille méridionale de la basilique: c'est donc au Sud qu'il faudra chercher les dépendances de l'Éléona. Tous les cubes du pavage en mosaïque sont encore en place dans la portion que nous avons déblayée. Tous les trente-cinq centimètres, le fond blanc-crème de la mosaïque est égayé par un bouquet d'une douzaine de cubes en couleur: autour d'une pierre blanche sont disposés en croix quatre cubes rouges, eux-mêmes enveloppés de huit cubes noirs. Cette ornementation rappelle le bon goût et probablement l'époque de la splendide mosaïque du baptistère qui est contigu.

c) Un jour on sentit le besoin d'exhausser, d'un mètre entier, le sol de l'appartement et l'on enterra d'autant le beau dallage, quitte à en établir un nouveau à la hauteur exigée par des circonstances nouvelles. Or, ce remblai d'un mètre se compose de terre avec de rares débris de stuc orné de peintures, mais ne renferme aucune pierre de taille, aucun moellon pesant dont la chute violente eût endommagé la mosaïque ensevelie ou les murailles latérales. On a donc procédé ici de la manière respectueuse dont on avait comblé le baptistère voisin où, lors de la découverte, le bas de la fresque pourtant si frêle ne montrait pas la moindre trace d'un choc brutal ou même d'un coup de pioche. L'exhaussement ne provient donc point de ruines accumulées par une destruction hostile, mais dans l'une et l'autre chambre, il est dû à des mains amies, à des ouvriers chrétiens. En outre, il a été pratiqué simultanément sur les deux chambres contiguës: un détail concernant le plus haut dallage va nous le révéler.

d) Cette dernière mosaïque retrouvée en octobre 1911, s'étendait en effet au-dessus des deux salles ensevelies. Car une portion notable, encore *in situ* repose sur toute la largeur du mur mitoyen dont le bas est conservé, et comme alors elle ne présente point encore le dessin d'une bordure quelconque, elle se prolongeait donc à l'Ouest au dessus du baptistère, de manière à former le dallage continu d'un seul appartement établi au dessus de deux salles inférieures, désaffectées et démolies aux trois quarts. En voici l'ornementation. Les dés en pierre blanche qui formaient le ton général de la mosaïque sont disposées par groupes comme les écailles des poissons. Huit demi-cercles concentriques en cubes blancs entourent, vers la base de l'écaille, un gracieux bouquet: huit à neuf cubes noirs, figurant un ι grec majuscule (Υ) tiennent lieu de feuilles, et au-dessus, douze à treize cubes rouges tiennent lieu de fleurs. De la base d'un bouquet au bouquet voisin, on mesure 0,29 m.

L'élégante bordure „à grands ramages“ artistement dessinée par le R. P. H. Vincent (*Église de l'Éléona*, pl. IV, lettre A); les plaques de dallage où sont figurés des fruits et des feuillages (*Oriens christianus*,

1911, p. 125) que l'on trouva pêle-mêle avec les décombres en déblayant le baptistère, nous semblent avoir été situées dans le prolongement de la mosaïque découverte en octobre dernier. La diversité du dessin importerait peu: le sol du baptistère n'est-il pas orné de deux tapis de pierres de couleur fort différents? En tout cas la vaste salle, établie ainsi à un niveau bien supérieur aux deux chambres qu'elle recouvre, vient de nous apparaître comme ayant été ruinée par un violent incendie. Le dallage se montre en effet tout noirci par le feu, calciné par endroits et, quoique resté *in situ*, généralement désagrégé: mais pourtant moins maltraité qu'au dessus du baptistère où il se trouvait défoncé et disloqué par la chute de lourds matériaux. Cette destruction par le feu rappelle assez naturellement la date de 614, alors que les Perses incendièrent la basilique héléniennne qui ne fut plus jamais relevée de ses ruines.

Avant les premières pluies d'automne, nous tenions surtout à établir un autre abri provisoire au dessus de la roche qui forme la paroi septentrionale de la *spelunca, ubi Dominus docebat discipulos*, découverte à la fin de 1910, dans le coin Sud-Ouest du préau du *Paternoster*. Nous estimons en effet, que cette roche est une relique et un témoin authentique des origines du christianisme. Pour la bien couvrir en son entier, il fallait chercher l'épaisseur de cette paroi rocheuse: bonne occasion d'enlever les décombres inexplorés au revers nord de la roche et de voir clairement son rapport architectural avec le sol de la nef septentrionale qu'elle domine.

La petite fouille nous a révélé diverses choses dont l'une fort intéressante. Le déblaiement total du coin Nord-Ouest du préau du *Pater* a mis à nu plusieurs restes de la mosaïque blanche qui pavait la nef septentrionale de l'Église. Or, ce dallage s'élève à 0,75 m. au dessus du niveau des quatre marches, encore en place dans l'escalier qui assurait la communication entre la crypte et la nef du nord. La hauteur de chaque degré mesurant 0,25 m. en moyenne, l'escalier latéral qui descendait à la grotte comptait ainsi sept marches, et non pas six, comme nous l'avions conclu à tort d'un premier sondage provisoire.

Cependant, celui qui, de la galerie occidentale du *Pater* regardait le déblaiement s'opérer en bas sous ses yeux, observait que tout le flanc Nord de la grotte présentait peu à peu une forme assez curieuse. Qu'on s'imagine un croissant, long de six mètres et ouvert à droite, ou plutôt un certain c majuscule (C) dont la tête arrondie figurerait les trois quarts de l'abside actuellement visibles et dont le pied inachevé marquerait un bord de la grande coupure dans le rocher qui constitue l'ouverture principale de la grotte vers Jérusalem. L'appareil de l'abside, représenté par l'extrémité supérieure du croissant, n'a que 0,30 m.

d'épaisseur; mais à la partie centrale du croissant, la paroi rocheuse de la grotte mesure jusqu' à 1,10 m. de largeur.

Considérons maintenant la partie convexe du croissant. On tailla jadis à dessein et bien verticalement l'extérieur de la grotte de sorte que son flanc rocheux se dresse comme un véritable mur dont le sommet actuel domine d'un mètre quinze centimètres environ, le dallage de la basilique elle-même. Une comparaison avec les deux autres grottes célébrées par Eusèbe, donnera peut-être une explication satisfaisante de cette disposition originale. A Bethléem, quand Sainte Hélène voulut honorer la caverne où naquit l'Enfant-Dieu, l'architecte se contenta d'élever une église au-dessus du lieu traditionnel qui semble être resté toujours souterrain. A Jérusalem, le tombeau du divin Crucifié demeura souterrain pendant trois siècles, creusé qu'il avait été par Joseph d'Arimatee dans le flanc d'un mamelon rocheux. Mais quand l'empereur Constantin eut résolu d'élever la magnifique rotonde de l'Anastasis, son architecte exécuta un travail préliminaire mémorable. Réservant seules, avec une épaisseur déterminée, les parois de la chambre sépulcrale, il tailla et enleva la masse du rocher environnant de manière que, isolé au milieu d'une large tranchée circulaire, le glorieux tombeau devint abordable de toute part, et dominât de toute sa hauteur le dallage où se prosternent encore les pèlerins.

Au Mont des Oliviers, la grotte des enseignements de Jésus, moins enfoncée dans le roc que le saint sépulcre, ressemblait sans doute aux nombreuses cavernes, ouvertes sur la pente des collines calcaires de ce pays, et dont la couverture naturelle ne dépasse guère la surface du sol environnant. Aussi dans la mesure où l'on voulait que la caverne émergeât au dessus du sol dans la basilique projetée, dans la même mesure il fallait abaisser le niveau naturel là où seraient installées les nefs. Voilà pourquoi dès l'entrée dans la nef septentrionale de l'Éléona, nous avons trouvé le sol naturel abaissé de plus d'un mètre, c'est-à-dire que le rocher taillé à cette profondeur, fut enlevé sur une longueur de vingt-cinq mètres et davantage. A côté de cette vaste tranchée, les parois de la grotte qui fut scrupuleusement respectée, émergent encore maintenant d'un mètre quinze centimètres environ. A cette élévation, qu'on ajoute l'épaisseur de la roche aujourd'hui disparue qui devait constituer le plafond primitif. Alors on se rendra très bien compte que la *spelunca* dont le niveau intérieur descend à 1,75 m. en contrebas du dallage de l'église, ne fut dégagée qu'à partir de la moitié de sa hauteur. Ainsi l'étable de Bethléem demeura toujours souterraine; la grotte de l'Éléona, dégagée seulement de la moitié de sa hauteur, resta à moitié souterraine; enfin, le saint sépulcre, isolé de toute part du rocher qui l'enveloppait, fut dégagé sur toute sa hauteur. Nous venons d'énumérer les trois grottes sacrées selon la

chronologie véritable de l'érection de leurs édifices Constantiniens: on y voit progresser la hardiesse de l'architecte impérial qui réussit à rendre de plus en plus abordables et visibles, les trois monuments souterrains sanctifiés par la naissance, le séjour et les enseignements, la sépulture et la résurrection, de Notre Seigneur Jésus.

LÉON CRÉ
des Pères Blancs.

Zur Geschichte der Philosophie in der nestorianischen Kirche. —

Unter einer Anzahl syrischer Handschriften, die der Firma Otto Harrassowitz in Leipzig vor einigen Wochen aus dem Oriente zugeschickt und mir behufs Feststellung ihres Verkaufswertes zur Prüfung vorgelegt worden sind, befindet sich ein wertvolles Unicum (178 Blätter von 22cm × 16cm Größe mit 19 Zeilen auf jeder Seite). Mag auch die Handschrift erst im 17. oder 18. Jahrh. geschrieben sein — ihre Datierung ist verloren gegangen —, so verdient sie doch als Urkunde für die Geschichte der Philosophie innerhalb der nestorianischen Kirche die sorgfältigste Beachtung von Seiten der Theologie. Sie zeigt uns, daß die philosophischen Studien der Nestorianer trotz des starken peripatetischen Einschlags an der Weisheitsliteratur des AT's ihren biblischen Ausgangspunkt und in der Ethik oder Lebensweisheit des Mönchtums ihre praktische Abzweckung gehabt haben. Es sei mir gestattet, den bisher noch unveröffentlichten Inhalt der Handschrift kurz zu skizzieren:

Fol. 1—66: Eine nestorianische Ethik, grundverschieden von der des Bar 'Eḫrâjâ, wenn auch mit ähnlichen Fragen sich befassend. Da die ersten Blätter und damit auch der Titel des Werkes fehlen, so könnte man über den Verfasser zweifelhaft sein. Durch einen glücklichen Zufall ist es mir gelungen, die „Auslegung des Vaterunsers“ S. 4a mit einem Passus im *Kεθâḫônâ deḫpartûdê* (*Urmi, Assyrian Mission*, 1898 Pag. ١٠٠ ff.) zu identifizieren. Damit ist ein für allemal festgestellt, daß wir in dem umfangreichen Werke das „Buch der Schönheit der Sitten“ des Jôḫannân von Mossul († 1276 n. Ch.) vor uns haben.

Fol. 67—76: ܩܘܪܒܢܐ ܕܩܘܪܒܢܐ ܕܩܘܪܒܢܐ d. h. „Ferner eine Homilie über die (am Schlusse der Ethik) genannten Legenden.“ Der Inhalt ist merkwürdigerweise eine Auslegung der Sakramente. Es folgen Fol. 77—112 drei Homilien über biblische Bücher.

Fol. 77—87^a: ܩܘܪܒܢܐ ܕܩܘܪܒܢܐ ܕܩܘܪܒܢܐ ܕܩܘܪܒܢܐ d. h. „Ferner eine nützliche Homilie, die aus den Worten Salomos, des Sohnes Davids, genommen ist“. Also eine Homilie über die Proverbien Salomos.